

Quatre lettres de Rakovsky à Plekhanov (1895-1904)

Christian Rakovsky

Source : *Komitet po uvekovecheniyu pamyati G. V. Plekhanova. Grupa «Osvobojdeniye Trouda» (Iz arkhivov G. V. Plekhanova, V.I. Zasoulitch i L. G. Deytcha. [Comité pour la perpétuation de la mémoire de G. V Plekhanov : «Groupe émancipation du travail» (à partir des archives de G.V Plekhanov, V.I. Zassoulitch et L.G Deutsch)]. Recueil n° 6, Moscou, Maison d'Édition d'État, 1926, pp. 136-147. Traduction et notes MIA.*

I.

10 mars 1895, Nancy.

Cher Georgi Valentinovitch !

Voilà longtemps que nous n'avons reçu aucune nouvelle de vous ! Lorsque vous étiez à Londres, [Vera Ivanovna](#) nous écrivait de temps à autre à votre sujet. De même, à votre arrivée à Genève, nous apprîmes des nouvelles de vous et de Rozalia Markovna ¹ par Héritier, mais depuis, ni lui ni moi n'avons écrit. Tout notre hiver a été accaparé par les examens (l'été sera pareil), et malgré mon désir de vous écrire, je n'en ai pas trouvé le temps. Cela fait trois semaines que nous avons passé le deuxième examen de cet hiver (le troisième pour moi), et je m'apprêtais à vous écrire une fois terminé. La maladie de Riabova ² m'en a empêché : elle fut alitée près de dix jours et ne s'est levée qu'avant-hier. Hier, j'ai achevé la lecture du [Développement de la conception moniste](#) et je vous écris aujourd'hui.

Nous avons découvert cet ouvrage grâce à une annonce des « *Russkiykh Vedomosti* » [*Les Nouvelles russes*]. Je ne l'ai commandé qu'après la recommandation de Pavel Borissovitch. Nous l'avons lu avec un véritable plaisir et un immense profit. Il aurait marqué une étape non seulement dans l'histoire de la pensée philosophique russe, mais aussi dans la littérature philosophique européenne tout entière, s'il n'était, dans ses aspects les plus intéressants et originaux... un plagiat. En effet : ce qu'il contient a déjà été exprimé par un écrivain russe que je connais bien, dans ses travaux *Anarchisme et socialisme*, ses articles sur Tchernychevski, Holbach, Helvétius, Marx, etc. Le malheur de sa patrie a contraint l'auteur de ces œuvres à écrire et travailler à l'étranger. Ainsi, le livre de Beltov ³ est un plagiat et ne mérite guère d'éloges. Mais ce plagiat ne se limite pas aux idées fondamentales : il a dépouillé l'auteur de Tchernychevski non seulement dans la méthode d'exposition et d'écriture, mais aussi dans les exemples. Je me souviens parfaitement que notre maître utilisait les mêmes illustrations dans ses conversations privées et conférences publiques que celles dont se sert aujourd'hui M.

1 Plekhanova, Rozalia Markovna (née Bograd, 1856 – 1949) : Médecin et révolutionnaire russe, compagne et assistante de Georgi Plekhanov. D'abord proche des narodniki, puis de « Terre et Liberté » et du « Partage Noir » ; elle épouse Georgi Plekhanov en 1878. Émigrée en Suisse en 1880, elle obtient son diplôme de médecin à Genève en 1889 et exerce à Genève puis à San Remo. Sans être formellement membre de « Libération du travail », elle en fut un pilier actif : déléguée au Congrès de Londres de 1896, secrétaire de son mari, gestionnaire de sa correspondance et liaison avec les éditeurs. Après la mort de Plekhanov en 1918, elle rassemble ses archives, devient en 1928 première directrice de la Maison Plekhanov à Leningrad, et meurt à Paris le 30 août 1949.

2 Il s'agit d'Elisaveta Pavlovna Rakovskaya (née Ryabova) (1869 – 1902). Fille d'un artiste de théâtre, révolutionnaire russe proche (parente?) de Plekhanov. Elle étudia la médecine avec Rakovsky à Genève et à Montpellier et mourut cinq ans après son mariage avec lui des suites d'un accouchement difficile.

3 C'est sous ce pseudonyme que Plekhanov écrivit son *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*. Rakovsky fait donc ici de l'ironie en feignant l'ignorer.

M. Belto a pillé notre maître non seulement dans ce qu'il disait et écrivait – ce qui était déjà public, et qu'un auteur malhonnête pouvait s'approprier –, mais aussi, et ceci reste pour moi une énigme, dans ce que notre maître projetait d'écrire. En vain notre maître avait-il promis à une de mes connaissances de consacrer, dans son futur ouvrage, quelques lignes commençant par : « *Pourquoi donc l'économie...* » – ce qui n'était chez lui qu'une promesse est déjà réalisé chez Belto. Notre maître courait toute la ville pour trouver le botaniste Van Tieghem ; chez Belto, Van Tieghem est déjà cité. La ressemblance est si frappante que je serais tenté de prouver l'identité entre notre maître et Belto – que ce dernier nom n'est qu'une raison sociale légale de notre maître –, si je ne craignais de subir le sort du journaliste français Labruyère dans le procès Padlevski-Silvestrov. ⁴

D'ailleurs, cela est parfaitement inutile, car ce que je pourrais dire à Belto, je puis aussi le dire à notre maître.

1) Fustel de Coulanges ⁵, non content d'évoquer la chute de Sparte et de la République romaine en recourant à « l'économie » – ce qui contredit ses propres thèses exposées dans *La Cité antique* –, s'exprime ailleurs avec plus de netteté : « *Les générations modernes, dit-il, ont dans l'esprit deux idées préconçues sur la formation des gouvernements. Elles inclinent à croire que ceux-ci ne sont que le fruit de la force et de la violence, ou bien des créations de la raison. Elles les font naître des pires passions humaines, à moins qu'elles ne prétendent les faire surgir des sphères de l'idéal. Double erreur : l'origine des institutions sociales et politiques ne doit être cherchée ni si bas, ni si haut. La violence ne saurait les établir ; les règles de la raison demeurent impuissantes à les créer. Entre la force brutale et les chimères utopiques, dans cette zone médiane où l'homme agit et vit, résident les intérêts. Ce sont eux qui forgent les institutions, ce sont eux qui déterminent le mode de gouvernement des peuples...* » Il ajoute que la domination des intérêts remonte à vingt siècles, tandis qu'auparavant « *les croyances sur l'âme ou les passions vives pouvaient régir la société* ». Puis il poursuit : « *L'ordre social de toute époque et de tout peuple est engendré par les intérêts. Ceux-ci édifient ou renversent les régimes politiques. La violence des usurpateurs, le génie des grands hommes, même la volonté du peuple ; tout cela pèse peu face à ces vastes édifices construits par l'effort continu des générations et qui ne s'effondrent que lentement, insensiblement. Pour comprendre leur genèse, il faut observer comment les intérêts se sont agrégés et enracinés ; pour saisir leur chute, il faut voir comment ces mêmes intérêts se sont transformés ou déplacés.* »

Certes, ce n'est qu'une allusion très vague aux « *rapports de production* ». Mais ces lignes constituent une intuition aussi cruciale que les « *relations de propriété* » de Guizot ⁶. D'autant que ni Fustel de Coulanges ni Guizot n'appliquèrent leur découverte avec constance. Non seulement la trouvaille de Guizot reste peu explicite, mais il s'en contredit souvent, invoquant directement la « *nature humaine* ». Par exemple, dans *L'Histoire de la civilisation en Europe*, il demande quelles causes ont tiré l'Europe de la barbarie, et répond textuellement : « *Le désir d'y rester eût été contraire à la nature humaine* », etc. Cela n'ôte rien au mérite des « *historiens de la Restauration* » comme réaction contre l'explication idéaliste de l'histoire par les Lumières françaises.

Il me semble que Belto a accordé trop d'honneur à Brunetière ⁷, l'un des critiques et écrivains français les plus superficiels. En philosophie de l'histoire, il ne fait que ressasser la théorie des héros de Pascal, évoquant le nez de Cléopâtre ou la gravelle de Cromwell – ou encore ses analogies chimiques, où une goutte suffit à transformer un composé blanc en bleu ou jaune. Selon lui, un seul geste pourrait infléchir le cours de l'histoire. Je soupçonne la censure d'avoir interdit certains passages évoqués comme publiés – je ne les ai nulle part trouvés. Ainsi, page 177, il est question du « *point de vue cité plus haut de Platon et Plutarque* », mais ce point de vue m'échappe, sauf à supposer que l'auteur fasse allusion aux lignes précédentes sur « *la nécessité pour la société d'atteindre un certain niveau de prospérité* », etc. Plus généralement, j'ai eu l'impression répétée que des passages étaient censurés ou volontairement tronqués par prudence. (Je rédigeais ces lignes quand, page 134,

4 Il s'agit de l'affaire de l'assassinat du général russe Seliverstov à Paris en 1890, suivie du procès de 1891. Le journaliste français Georges de Labruyère fut condamné à 13 mois de prison pour avoir aidé l'assassin polonais Stanislas Padlewski à s'échapper de France.

5 Fustel de Coulanges, Denis (1830-1889) : Historien français du XIXe siècle, connu pour son approche scientifique et objective de l'histoire, et surtout pour son ouvrage *La Cité antique*.

6 Guizot, François (1787-1874) : Historien et homme d'État français, figure majeure du libéralisme conservateur et du régime de la Monarchie de Juillet.

7 Brunetière, Ferdinand (1849-1906) : Critique littéraire et historien de la littérature, directeur de la *Revue des Deux Mondes* et membre de l'Académie française, connu pour sa critique virulente du naturalisme et sa théorie de l'évolution des genres.

je trouvai enfin la mention de Plutarque et Platon.)

Page 104, il est écrit que les matérialistes du siècle dernier affirmaient déjà qu'« à chaque mouvement volontaire dans le cerveau correspond un mouvement spécifique des fibres cérébrales ». Le terme fibres retient mon attention : il est imprécis. Si l'on admet – seule hypothèse plausible – que le siège de la pensée réside dans le cortex cérébral (matière grise), celle-ci ne contient pas de fibres, mais des cellules nerveuses. Les fibres n'apparaissent que dans la substance blanche et les nerfs en général.

Ce que l'on peut appeler la « partie positive » du livre – le chapitre sur le matérialisme dialectique – m'a extrêmement plu. En général, l'ouvrage, à moins qu'il ne soit un plagiat comme je l'ai démontré, est admirablement écrit. Je craignais seulement que les « héros » n'y comprennent peu de chose, et qu'ils « n'apprennent rien et n'oublient rien ». Rappoport, ce « militant social », répétera que « *Marx a bâti son système sans réfuter ses prédécesseurs* ». Krivenko⁸ ressassera que la social-démocratie promeut le développement des koulaks et de l'industrie des débits de boisson. Ce livre est extrêmement utile pour nous, marxistes convaincus : il renforce notre foi et nous offre une arme nouvelle pour combattre tant « l'éclectisme parasite » que la bourgeoisie.

Je compte en faire un compte-rendu détaillé dans notre revue « *Den* » [Le Jour], bien qu'une de nos connaissances de Lausanne ait déjà envoyé une recension sur « *la brochure de Bolotov* ». J'envisage un article très développé, traduisant directement de larges extraits de cet ouvrage précieux. Une fois rédigé et publié, je l'enverrai à notre maître.

En décembre dernier (début du mois), j'ai écrit et envoyé une critique d'une brochure en bulgare, œuvre d'un aventurier de votre connaissance, Rizov. Disciple de [Mikhaïlovski](#) – mais un tel disciple que Mikhaïlovski lui-même l'aurait renié –, il attaque le marxisme dans la seconde partie de son opuscule. La première partie traite des « affaires bulgares », que j'ai déjà examinée. Je m'attaquerai bientôt à la seconde, et le livre de Beltov tombe à point nommé. Rizov a la fâcheuse manie de dissenter sur tout : analysant la situation politique actuelle de la Bulgarie, il évoque le roman de Zola, des écrivains bulgares, Tarde, Mikhaïlovski, [Lavrov](#), Spencer⁹, l'éthique, l'économie, la biologie... et, comme souvent, s'égare loin de son sujet. C'est une sorte de [Malon](#), mais sans ses vues sociales et son érudition, même rudimentaire.

Entre autres, Rizov parle de la « *lutte pour l'existence* ». J'ai dû y répondre en ces termes : la lutte pour l'existence est une donnée ; l'instinct de conservation, une propriété universelle du vivant, donc une constante qui ne saurait être un facteur. Un facteur implique développement et variabilité. Peut-être me trompé-je, et partagerai-je le sort de Rizov : notre maître me reniera peut-être... Mais dans le livre de Beltov...

[La lettre est inachevée]

II.

Saint-Pétersbourg, été 1899.

Dans l'ensemble, mon impression est moins pessimiste que je ne l'attendais. Les prétendus « économistes » sont des sociaux-démocrates séduits par la facilité relative qu'offre l'agitation fondée sur les intérêts immédiats des ouvriers. Mais la vie les ramènera bientôt – et commence déjà à le faire – sur la voie juste.

Je commencerai par décrire l'état actuel de la social-démocratie à Pétersbourg. Auparavant, trois courants coexistaient : l'un représenté par le Comité central, l'autre par la « *Rabotchaïa Mysl* » [La Pensée ouvrière], et le troisième par la « *Rabocheye znamya* » [L'Étendard ouvrier]. Après le congrès, des négociations de fusion s'engagèrent. Survint alors une vague de répression : la majorité des partisans de la « *Rabocheye znamya* » furent arrêtés, et le journal suspendu. Les pourparlers se poursuivirent néanmoins. Aujourd'hui, ces trois courants sont unis, et la « *Rabotchaïa Mysl* » est devenue l'organe officiel de l'Union des ouvriers de Pétersbourg

⁸ Rappoport et Krivenko sont sans doute des auteurs « populistes ».

⁹ Spencer, Herbert (1820-1903) : Philosophe, sociologue et théoricien politique britannique, figure majeure du libéralisme classique et l'un des pères fondateurs de la sociologie.

¹⁰. En pratique, le courant le plus puissant reste celui des « économistes ». Comme je l'ai dit, la « *Rabotchaïa Mysl* » sert désormais de plateforme commune.

On y écrira des deux bords, mais le groupe central conserve un droit de contrôle, promettant que les phrases ayant légitimement provoqué votre indignation ne se répéteront pas. Le cinquième numéro de la « *Rabotchaïa Mysl* », actuellement sous presse, en témoignera par plusieurs articles sur des questions purement politiques, notamment les troubles estudiantins en Finlande.

Voici les discussions que j'eus avec divers délégués des groupes. J'ai rencontré l'un des principaux représentants des « économistes ». Leur thèse est la suivante :

En Russie aujourd'hui, il est possible et nécessaire de développer un mouvement ouvrier de masse axé sur les revendications économiques. Le mouvement politique de masse viendra de lui-même avec le temps, comme conséquence organique des luttes économiques. Ainsi, nous, sociaux-démocrates russes, n'avons pas à gaspiller notre énergie à diffuser des idées politiques. Toute notre activité doit désormais se concentrer sur une agitation ancrée dans les intérêts matériels immédiats des ouvriers. Il faut lutter pour leur obtenir « rouble après rouble, kopeck après kopeck ».

Tel est leur plan d'action, justifié théoriquement : 1) Par l'exemple du mouvement ouvrier occidental (ils ne citent que l'Angleterre) ; 2) Par un argument plus sérieux : cette méthode garantit le succès auprès des ouvriers.

Comme preuve, il cite le numéro 4 de la « *Rabotchaïa Mysl* », qui eut un retentissement exceptionnel parmi les travailleurs, tandis que le Manifeste du parti était jeté par les fenêtres des usines. L'inculture politique des ouvriers russes les empêche de saisir les principes de la social-démocratie. De plus, dans le contexte policier russe, ils hésitent à s'engager politiquement, mais osent se mobiliser pour des causes économiques, moins risquées. Le temps fera son œuvre : une fois la classe ouvrière renforcée et organisée, elle pourra entrer en lutte politique.

Pour eux, la propagande socialiste se réduit à une tâche didactique accessoire. En quelques mots, je résumerai mes objections, afin que vous puissiez juger si j'ai fidèlement interprété vos vues.

Je leur ai d'abord fait remarquer que la manière de s'adresser aux ouvriers pour ne pas les effrayer relève de l'habileté individuelle de chaque agitateur. Cela relève de l'instinct, de l'expérience ou du simple bon sens.

Il s'agit là cependant d'une question de méthode, non de théorie. En revanche, la manière d'envisager la propagande socialiste en Russie est une question programmatique. En la renvoyant à un futur indéterminé, vous affirmez qu'il est prématuré de mener parmi les ouvriers ne serait-ce qu'une agitation politique, sans parler de la propagande socialiste. Nous ne pouvons souscrire à cela, pour une simple raison : nous sommes sociaux-démocrates. À nos yeux, le mouvement ouvrier ne vaut que s'il est conscient et orienté vers la réalisation de nos objectifs finaux. Différer la propagande de ces objectifs et de la lutte politique comme moyen de les atteindre équivaut, pour nous, à renoncer au programme lui-même.

Ensuite, quelle garantie avons-nous que dans quelques années, le mouvement purement syndical actuel se transformera en un mouvement politique – et qui plus est, d'orientation socialiste ? L'exemple de l'Angleterre est justement malheureux, car il montre comment, sous certaines conditions historiques, un puissant mouvement ouvrier peut se développer sans jamais acquérir un caractère socialiste conscient, même après un siècle d'existence. Pourquoi chercherions-nous à reproduire artificiellement en Russie ce que nous condamnons en Angleterre, même si là-bas ce mouvement suivait une voie naturelle ? Lorsque le mouvement syndical anglais s'est développé, le socialisme scientifique n'existait pas. Aujourd'hui, tout mouvement ouvrier naît sous la bannière du socialisme. Enfin, on peut douter que le mouvement purement syndical russe puisse, dans les conditions politiques actuelles, dépasser un certain stade.

J'ai fait ensuite remarquer à l'« économiste » que vos vues n'excluent en rien le mouvement syndical. Celui-ci est absolument nécessaire pour défendre les intérêts immédiats des ouvriers, et personne ne nie son rôle éducatif capital. J'ai ajouté qu'une certaine autonomie du mouvement syndical est indispensable à son essor. Il

10 Il s'agit de L'Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière, fondée à Saint-Pétersbourg à l'automne 1895 par Vladimir Lénine et Julius Martov. Au moment où cette lettre fut écrite, Lénine était en déportation en Sibérie.

serait absurde d'imposer aux organisations économiques l'objectif de renverser l'absolutisme, mais il faut y repérer des éléments susceptibles de former des cercles politiques parallèles. Lors des grèves, il convient d'exiger la liberté de réunion, de grève, de coalition, etc., entraînant ainsi les masses ouvrières dans la lutte politique. J'ai ensuite démontré l'erreur de leur conception mécanique de la conscience politique ouvrière. Cette conscience ne naît pas spontanément ni organiquement, mais par l'action délibérée des sociaux-démocrates sur les travailleurs. Je leur ai dit : « Quelle myopie de réduire les ouvriers russes – et les ouvriers en général – à une masse craintive, obsédée par son ventre, étrangère à toute idéologie révolutionnaire ! »

Standart ¹¹ m'a appuyé en prouvant à l'« économiste » qu'ils méconnaissent les ouvriers russes, capables de passion et de sacrifice. J'ai développé l'idée que notre propagande ne doit pas être unilatérale : elle doit s'adresser autant aux sentiments moraux qu'historiques du prolétaire. Souvent, nous pouvons le toucher en évoquant la mission historique du prolétariat ou la plus-value. Notre propagande doit être polyvalente. Tout social-démocrate doit allier pragmatisme et utopie brûlante, savoir retourner la médaille selon les circonstances. Enfin, j'ai souligné que dans la vie réelle, questions économiques et politiques s'entrelacent ; ce sont deux facettes d'un même rapport. Comment séparer radicalement propagande économique et politique ? Comment empêcher l'ouvrier de s'interroger sur les liens entre gouvernement et industriels ? De penser à la famine, au budget, etc. ? Pourquoi l'en dissuader, si c'était possible, alors qu'il aspire à comprendre et à participer à la vie publique ?

La doctrine social-démocrate est un bloc indissoluble. On ne peut en briser arbitrairement les parties pour n'en utiliser qu'une aujourd'hui et l'autre demain. Toutes ses idées s'articulent et se succèdent organiquement.

En conclusion, nous devons mener parmi les ouvriers une propagande socialiste sous ses diverses formes : économique et politique. Certes, le moment n'est pas encore venu où la classe ouvrière russe pourra entreprendre de vastes actions politiques, car les éléments conscients y sont encore rares. Mais nous devons y tendre de toutes nos forces. Les ouvriers doivent comprendre la nécessité de la liberté politique, car elle est un moyen indispensable à leur émancipation complète et parce que sans elle, ni le développement économique intégral de la Russie, ni l'essor véritable du mouvement ouvrier ne sont possibles. De plus, en Russie, la classe ouvrière doit jouer le rôle de pionnière, d'initiatrice : par sa lutte consciente, elle peut susciter des mouvements analogues dans d'autres classes et couches sociales.

J'ai remarqué que les « économistes » accordent généralement peu d'attention à nos objectifs finaux socialistes. D'où leur confusion générale.

Je vous ai transmis ci-dessus de manière désordonnée l'essentiel de notre discussion. Il a concédé certains de mes arguments et a finalement déclaré que la vérité se situe au milieu, qu'il est loin d'un « économisme » pur, mais en désaccord aussi avec un politicien intransigeant comme [Pavel \[Axelrod\]](#). Nous nous sommes séparés en bons termes, avec des promesses mutuelles de nous revoir bientôt pour collaborer.

L'« économiste » a ajouté que ces deux courants au sein de la social-démocratie russe, loin de s'entraver, se complètent. Il m'a exposé un projet de littérature ouvrière élargie, promettant de m'en écrire les détails, que je vous transmettrai alors. Sur le sujet littéraire, sachez que selon le calendrier, il faut désormais rédiger une brochure sur l'histoire du mouvement social-démocrate allemand.

On pourrait y montrer les difficultés et les sacrifices accompagnant le mouvement ouvrier socialiste en Occident. L'ouvrier russe, en lisant les épreuves endurées par ses camarades allemands, y puiserait courage et enthousiasme.

Je juge superflu de détailler mes entretiens avec d'autres représentants des groupes pétersbourgeois, leurs vues coïncidant avec les vôtres. Je ne rapporte que ce qui peut vous intéresser. Le groupe « Central » m'a indiqué qu'après le congrès, des groupes ont contesté le terme « parti », jugé inadapté à la réalité. Dans la phase actuelle du mouvement social-démocrate russe, parler de centralisation est prématuré ; mieux vaut accorder plus d'autonomie aux groupes locaux. C'est un souhait général. J'y vois également une nécessité pratique : en Russie, chaque social-démocrate interprète divers sujets à sa manière. Les réunir tous engendrerait des disputes stériles. Il est préférable de laisser la vie guider bon nombre de choses vers la juste voie, facilitant ainsi une future centralisation.

¹¹ Il s'agit certainement d'un pseudonyme de clandestinité.

J'ai mentionné que la « *Rabotchaïa Mysl* » est devenue l'organe de l'Union de Pétersbourg. L'idée d'en faire le journal du « parti » (bien que le terme déplaie, on estime devoir le conserver) a été abandonnée faute de forces littéraires – ce dont je me suis convaincu. Le groupe « Central » m'a aussi exprimé le vœu que vous ne vous détachiez pas complètement des *Genossen* [*camarades*], leur témoignant plus d'indulgence. Ils estiment, par ailleurs, que vous étiez d'accord avec la dernière résolution du congrès.

Si vous me permettez de partager mes impressions générales : la social-démocratie russe, dans son ensemble, n'a pas encore défini son mode d'action sur le terrain (je parle des militants en Russie). Bien que tous comprennent parfaitement les principes socialistes, la plupart manquent de sens politique et de cette flamme révolutionnaire qui les empêcherait de se perdre en arguties doctrinales au lieu de combattre l'ennemi. Cela tient, certes, au manque d'expérience accumulée, à l'absence de traditions révolutionnaires ; un rejet trop marqué des autres partis révolutionnaires les ayant privés de leur esprit rebelle.

Lors de certaines réunions publiques, j'ai été frappé par l'intransigeance de nos camarades envers les paysans, donnant prise aux populistes pour accuser les marxistes d'ignorer les masses rurales. Enfin, faute de débats publics libres, il s'est développé un jargon philosophique qui obscurcit les questions.

L'autre face, plus réjouissante, de la médaille est l'ardeur au travail de tous. Ceux que j'ai rencontrés – et bien que mon séjour à Pétersbourg fut bref, j'ai vu des gens de tout bord – accomplissent, chacun à sa manière, une œuvre utile.

III.

Saint-Pétersbourg, été 1899.

Vous devez sans doute vous étonner de mon long silence et soupçonner l'œuvre des eaux du Léthé. Mais la faute n'en revient point au fleuve de l'oubli, plutôt à des circonstances toutes différentes, trop longues à détailler ici.

L'affaire dont nous parlions a dû être reportée, mais temporairement seulement. J'attends le retour de votre ami [*il s'agit probablement de [Bauman](#) – L. D.*], que nulle eau léthéenne ne saurait influencer. Hélas, rien ne peut être entrepris sans lui. La combinaison évoquée précédemment a échoué ; il en faut trouver une autre, déjà identifiée. Seuls manquent les exécutants – d'où mon attente impatiente de notre ami commun.

Vous connaissez sans doute les nouvelles littéraires des journaux. Je vous envoie celle-ci. Qu'en penserez-vous ? Je crains qu'elle ne vous incite à blâmer davantage certains : que faire ? Il faut bien vivre et influencer le cours des choses, car à trop préserver sa pureté, on ne conserve que celle de l'âme.

Cher Georgi Valentinovitch ! Durant cinq à six jours, une abondante neige a interrompu les trains, si bien que je n'ai appris qu'hier que ma tante a surmonté avec succès la phase cruciale de son « opération » : « *Je me porte à merveille* », m'écrit-elle ¹². Je joins ici le document de Sanina et la copie d'une lettre reçue il y a déjà dix jours, sinon plus.

Salutations cordiales à tous.

Dr. Kh. Rakovsky
Constanța – Roumanie.

IV.

12 Par « tante », il faut comprendre Véra Zassoulitch, qui se rendit à Saint-Pétersbourg muni du passeport de la véritable tante de C. Rakovsky ; l'« opération » désigne ici la traversée clandestine de la frontière. (Note de Lev Grigorievich Deutsch)

Paris, hiver 1904.

Cher Georgi Valentinovitch !

Apparemment, vous avez oublié de laisser l'essentiel que je vous avais demandé – l'article de Brunetière n'était pas nécessaire –, à savoir ma correspondance sur l'exposition artistique. Je vous l'ai remise chez les Berlin, et vous l'avez glissée dans votre poche. Elle m'est très, très utile – je prépare un article sur la caricature française sous la Restauration et Louis-Philippe. Je vous en prie, supplie : envoyez-la-moi. J'ai été attristé de ne pouvoir vous voir avant votre départ. Ce ne fut pas le « procès » qui m'en empêcha – j'aurais su me libérer à temps –, mais la nouvelle, apprise après ma visite à votre hôtel, que votre séjour était prolongé de deux semaines et que Rappoport vous en avait informé. J'en ai conclu que si, prévu à huit heures, vous n'étiez pas rentré à l'hôtel – j'y étais à sept heures quarante –, vous aviez différé votre départ.

Salutations cordiales à Rozalia Markovna, Vera Ivanovna et à vos demoiselles, que je n'ose plus appeler « Lida » et « Jenia »¹³, comme aux bons vieux temps.

Je vous serre chaleureusement la main.

Votre,

C. Rakovsky.

Rue Mazarine, 46.

Éclaircissements apportés par C. Rakovsky :

Cette lettre date du début de 1904. À cette époque, G. V. [*Plekhanov*] était de passage à Paris. (Soit dit en passant, j'obtins l'autorisation pour son séjour grâce à Clemenceau, alors dans l'opposition et directeur de « L'Aurore ».) À Paris, la guerre russo-japonaise surprit Georgi Valentinovitch. Après les premières nouvelles, nous organisâmes un meeting [de protestation contre la guerre] avec des représentants de tous les partis révolutionnaires russes¹⁴, ainsi que des Français. G. V. présida¹⁵. J'intervins également. Le « procès » mentionné ici concerne l'affaire Deutsch et Goussev (liée au congrès de Londres) – je fus choisi comme super-arbitre. – C. R.

13 Il s'agit des filles de Plekhanov.

14 Seuls des sociaux-démocrates russes et des Français y participèrent. (Note L. D.)

15 C'est moi qui présidais. (Note L. D.)